

illustres classiques l'école des loisirs

## Charlotte Brontë

## JANE EYRE

Traduction révisée de M<sup>me</sup> Lesbazeilles-Souvestre Abrégée par Marie-Hélène Sabard

Illustré par Pierre Mornet

Chapitre premier

Il était impossible de se promener ce jour-là. Le matin, nous avions erré pendant une heure dans le bosquet dépouillé de feuilles, mais, depuis le déjeuner, le vent glacé d'hiver avait apporté des nuages si sombres et une pluie si pénétrante, qu'on ne pouvait songer à aucune excursion.

J'en étais contente. Je n'ai jamais aimé les longues promenades, surtout par le froid, le cœur attristé par les réprimandes de Bessie, la bonne d'enfants, et l'esprit humilié par la conscience de mon infériorité physique vis-à-vis d'Eliza, John et Georgiana Reed.

Lesdits Eliza, John et Georgiana étaient groupés dans le salon auprès de leur maman ; celle-ci, étendue sur un sofa au coin du feu et entourée de ses chéris, semblait parfaitement heureuse. Elle m'avait dispensée de me joindre à leur groupe.

Une petite salle à manger ouvrait sur le salon ; je m'y glissai. Il s'y trouvait une bibliothèque ; j'eus bientôt pris possession d'un livre. Je me plaçai dans l'embrasure de la fenêtre et, ayant tiré le rideau de damas rouge, je me trouvai enfermée dans une double retraite.

Ayant ainsi mon livre sur mes genoux, j'étais heureuse, du moins heureuse à ma manière. Je ne craignais qu'une interruption, et elle ne tarda pas à arriver. La porte de la salle à manger s'ouvrit.

- Hé! madame la boudeuse! cria la voix de John Reed.

John Reed était un écolier de quatorze ans, et je n'en avais alors que dix. Il était grand et vigoureux pour son âge ; sa peau était grise et malsaine, ses traits épais, son visage large, ses membres lourds.



Je le fis sans comprendre d'abord son intention, mais quand je le vis brandir le livre, je reculai d'instinct en jetant un cri ; mais pas assez promptement. Le volume vola, m'atteignit, et je tombai, ma tête heurtant la porte.

Il avait l'habitude de manger avec une telle voracité, que son teint était devenu bilieux, ses yeux troubles, ses joues pendantes.

John n'avait beaucoup d'affection ni pour sa mère ni pour ses sœurs. Quant à moi, je lui étais antipathique : il me brutalisait et me punissait non pas deux ou trois fois par semaine, non pas une ou deux fois par jour, mais continuellement. Je ne pouvais en appeler à personne ; les domestiques auraient craint d'offenser leur jeune maître en prenant ma défense, et Mme Reed était aveugle et sourde sur ce sujet.

Ayant l'habitude d'obéir à John, je m'approchai. Je savais qu'il allait me frapper et, attendant le coup, je regardais vaguement sa figure repoussante.

- Que faisais-tu derrière le rideau? me demanda-t-il.
- Je lisais.
- Tu n'as pas à prendre nos livres ; maman dit que tu dépends de nous ; tu n'as pas d'argent, ton père ne t'en a pas laissé ; tu devrais mendier et non pas vivre ici avec des enfants de bonne famille comme nous.
  Maintenant, je vais t'apprendre à piller ma bibliothèque : car ces livres m'appartiennent, toute la maison est à moi ou le sera dans quelques années. Va te placer près de la porte, loin du miroir et de la fenêtre.

Je le fis sans comprendre d'abord son intention, mais quand je le vis brandir le livre, je reculai d'instinct en jetant un cri ; mais pas assez promptement. Le volume vola, m'atteignit, et je tombai, ma tête heurtant la porte. La coupure saignait, la douleur était vive : la terreur céda la place à d'autres sentiments.

Vous êtes un méchant, un misérable ! criai-je. Un négrier, un empereur romain !

Il se précipita sur moi, me saisit par les cheveux et les épaules. Je ne sais trop ce que je fis de mes mains, mais j'entendis John me traiter de rat et brailler. Du secours arriva bientôt : Eliza et Georgiana étaient allées chercher leur mère, qui entra pendant la scène ; sa bonne, Mlle Abbot, et Bessie l'accompagnaient. On nous sépara.

Emmenez-la dans la chambre rouge, dit Mme Reed. Et enfermez-la.
 Quatre mains se posèrent immédiatement sur moi, et je fus emportée.

Chapitre II La chambre rouge était une chambre de réserve où l'on couchait rarement. M. Reed y était mort il y avait neuf ans ; c'était là qu'il avait rendu son dernier soupir, c'était de là que son cercueil avait été enlevé, et, depuis ce jour, une espèce de culte imposant avait maintenu cette chambre déserte.

Je ne savais pas si la porte avait été fermée à clef, et, dès que j'osai remuer, je me levai pour m'en assurer. Hélas! jamais criminel n'avait été mieux emprisonné. Je retournai à ma place.

Mon sang échauffait encore mes veines ; la rage de l'esclave révolté me travaillait encore avec force.

Les violentes tyrannies de John Reed, l'orgueilleuse indifférence de ses sœurs, l'aversion de leur mère, la partialité des domestiques remontaient à la surface de mon esprit comme un noir limon. Pourquoi devais-je toujours souffrir ? Pourquoi étais-je toujours traitée avec mépris, accusée, condamnée ? Pourquoi ne pouvais-je jamais plaire ? Eliza, bien qu'entêtée et égoïste, était respectée. Georgiana, gâtée, envieuse, insolente, querelleuse, était traitée avec indulgence par tout le monde. Sa beauté, ses joues roses, ses boucles d'or semblaient ravir tous ceux qui la regardaient et racheter ses fautes. John n'était jamais contrarié, encore moins puni, quoiqu'il tordît le cou des pigeons, tuât les jeunes paons et brisât les boutons des plantes rares. Quant à moi, je n'osais commettre aucune faute, m'efforçais d'accomplir tous mes devoirs et, du matin au soir, on me déclarait méchante et sournoise.

Ce qu'il y avait en moi de résolution, exalté par tout ce qui se passait, me faisait rêver aux plus étranges moyens pour échapper à cette insupportable oppression ; je songeais à fuir, par exemple, ou, si je ne pouvais m'échapper, à refuser de manger et de boire et à me laisser mourir.

Mais le caveau de la chapelle du château était-il une demeure attrayante ? On m'avait dit que M. Reed y était enseveli. Conduite ainsi au souvenir du mort, je me mis à réfléchir avec une terreur croissante. Je n'avais aucun souvenir de lui, mais je savais qu'il était mon oncle, le frère de ma mère, qu'il m'avait recueillie alors que j'étais un bébé orphelin, et que, à ses derniers instants, il avait exigé de Mme Reed la promesse de m'élever comme ses propres enfants.

Une singulière idée s'empara de moi. Je pensais que l'esprit de M. Reed quitterait peut-être sa demeure et apparaîtrait devant moi dans cette chambre. Mon cœur battait avec violence, ma tête était brûlante; j'étais oppressée, suffoquée; je ne pus pas me contenir plus longtemps, je me précipitai vers la porte et secouai la serrure avec des efforts désespérés. J'entendis des pas dans le couloir; la clef tourna, Bessie et Mlle Abbot entrèrent.

Faites-moi sortir! Laissez-moi aller dans la chambre d'enfants!
 dis-je dans un cri.

Je m'étais emparée de la main de Bessie, et elle ne me la retira pas.

- Que signifie tout ceci ? demanda une voix impérieuse.

Et Mme Reed arriva par le corridor. Son bonnet était soulevé par le vent, et sa marche précipitée agitait violemment sa robe.

- Bessie et Abbot, j'avais donné ordre de laisser Jane Eyre dans la chambre rouge jusqu'au moment où je viendrais l'y chercher moimême.
  - Madame, Mlle Jane criait si fort! hasarda Bessie.
- Laissez-la. Je déteste la tromperie, surtout chez les enfants.
   Tu vas rester ici une heure de plus.
- Oh! ma tante, pitié! Pardonnez-moi! Punissez-moi d'une autre manière! Je vais mourir si...

- Silence! Cette violence est répugnante.

Elle me repoussa brusquement et referma la porte à clef. Je suppose que j'eus alors une sorte d'évanouissement, car je n'ai pas conscience de ce qui suivit. Chapitre III La première chose dont je me souvienne ensuite, c'est de m'être réveillée avec l'impression de sortir d'un effroyable cauchemar.

Je m'aperçus que j'étais couchée dans mon lit. La nuit était tombée, une chandelle brûlait sur la table ; Bessie, debout au pied du lit, portait une cuvette, et un monsieur, assis sur une chaise près de mon oreiller, se penchait vers moi.

J'éprouvai un inexprimable soulagement, la douce conviction que j'étais protégée, en constatant qu'il y avait un inconnu dans la chambre, un étranger qui n'habitait pas Gateshead et n'appartenait pas à la famille de Mme Reed. Je le connaissais ; c'était M. Lloyd, un pharmacien que Mme Reed appelait parfois quand les domestiques étaient malades ; pour elle et pour ses enfants, elle avait recours à un médecin.

- Qu'est-ce qui t'a rendue malade?
- Elle est tombée, dit Bessie.
- On m'a frappée, voilà ce qui m'a fait tomber! m'écriai-je dans un élan d'orgueil blessé. Mais ce n'est pas ce qui m'a rendue malade.

Une cloche retentit pour annoncer le repas des domestiques.

 C'est pour vous, Bessie, dit le pharmacien. Vous pouvez descendre ; je vais faire la morale à Mlle Jane en attendant votre retour.

Bessie aurait préféré rester, mais la ponctualité aux repas était une règle qu'on ne pouvait enfreindre au château de Gateshead.

Si ce n'est pas une chute qui t'a rendue malade, qu'est-ce donc ?
continua M. Lloyd quand Bessie fut sortie.

- On m'a enfermée dans une chambre hantée par un revenant.
  Je vis M. Lloyd tout à la fois sourire et froncer le sourcil.
- Et c'est là ce qui t'a rendue si malheureuse ?
- Non, je suis malheureuse pour d'autres raisons. Je n'ai ni père, ni mère, ni frère, ni sœur.
  - Mais tu as une tante et des cousins qui sont bons pour toi.
- C'est John Reed qui m'a frappée, et c'est ma tante qui m'a enfermée dans la chambre rouge, répondis-je maladroitement.
  - As-tu d'autres parents que Mme Reed ?
- Je ne pense pas, monsieur. Je l'ai demandé un jour à ma tante Reed, et elle m'a dit que je pouvais avoir quelques pauvres parents du nom d'Eyre, mais qu'elle n'en savait rien. Elle prétend que, si j'en ai, ils doivent appartenir à la race des mendiants, et je ne voudrais pas aller mendier.
  - Aimerais-tu aller à l'école ?

Je réfléchis. Je savais à peine ce qu'était une école. John Reed détestait son école, mais ses goûts ne pouvaient servir de règle aux miens. D'ailleurs, l'école amènerait un complet changement de vie : elle signifiait un long voyage, une rupture d'avec Gateshead, le commencement d'une nouvelle existence.

- J'aimerais beaucoup aller à l'école, fut la conclusion de mes méditations.
- Eh bien! Qui sait ce qui peut arriver? me dit M. Lloyd en se levant. Il faudrait à cette enfant un changement d'air et d'entourage, ajouta-t-il pour lui-même. Les nerfs ne sont pas en bon état.

Bessie rentra ; au même moment, on entendit la voiture de Mme Reed dans l'allée de gravier.

 Est-ce votre maîtresse, Bessie ? demanda M. Lloyd. Je voudrais lui parler avant de partir.

Bessie l'invita à passer dans la salle à manger. Dans l'entretien qui suivit entre lui et Mme Reed, je suppose, d'après ce qui se passa plus tard, que le pharmacien l'engagea à m'envoyer à l'école ; cet avis fut

sans doute adopté tout de suite car, le soir même, Abbot et Bessie, me croyant endormie, se mirent à discuter sur ce sujet.

J'appris, par les déclarations de Mlle Abbot à Bessie, que mon père avait été un pauvre pasteur et que ma mère l'avait épousé contre l'avis de sa famille, qui considérait ce mariage comme indigne d'elle. Mon grand-père Reed, irrité par sa désobéissance, avait privé ma mère de sa dot. Après un an de mariage, mon père avait attrapé le typhus en visitant les pauvres d'une grande ville industrielle. Ma mère avait été contaminée à son tour, et tous deux étaient morts à un mois d'intervalle.

Après avoir entendu ce récit, Bessie soupira :

- Pauvre Mlle Jane, elle est bien à plaindre.
- Oui, répondit Abbot. Si c'était une belle enfant, on pourrait avoir pitié, mais qui peut se soucier d'un semblable petit crapaud ?